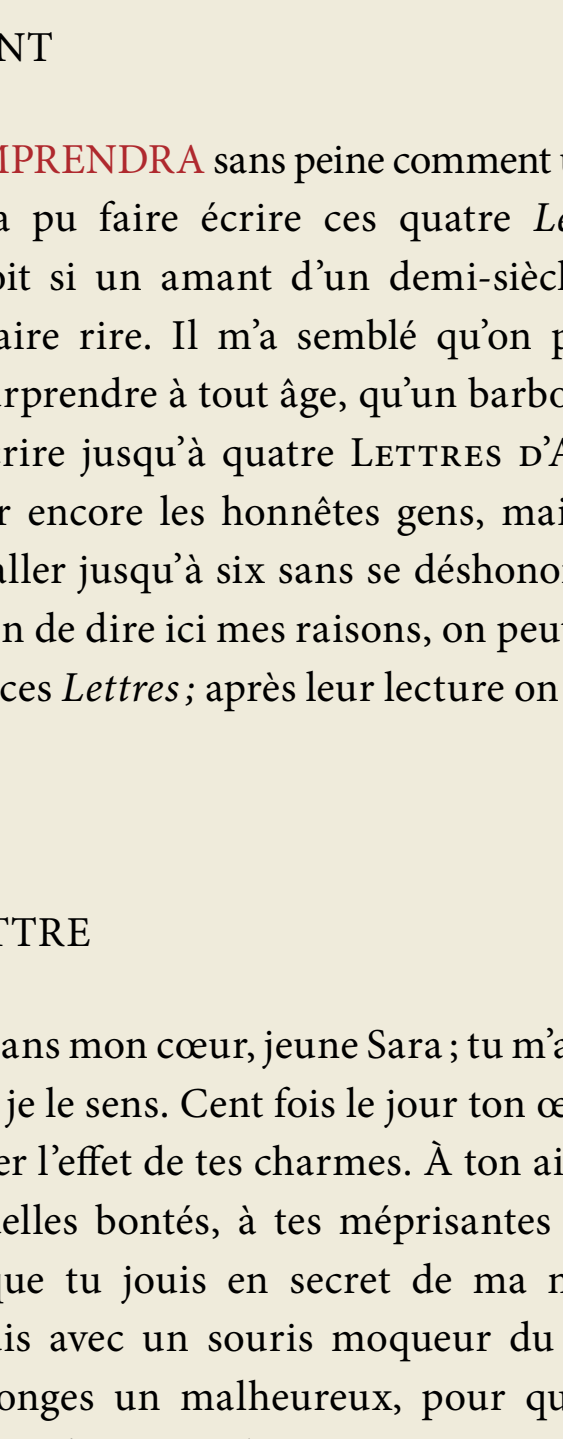


Jean-Jacques Rousseau

Lettres à Sara

Julia Margaret Cameron (1815-1879), *The Echo / L'Écho* (1868), collection de la Royal Photographic Society au Victoria and Albert Museum, Londres, Angleterre.



Maurice Quentin de La Tour (1704-1788), *Portrait de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)*, collection du Musée Antoine-Lécuyer, Saint-Quentin, France.

LETTRES À SARA

Jam nec spes animi credula mutui.
HORACE

AVERTISSEMENT

ON COMPRENDRA sans peine comment une espèce de défi a pu faire écrire ces quatre *Lettres*. On demandait si un amant d'un demi-siècle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a semblé qu'on pouvoit se laisser surprendre à tout âge, qu'un barbon pouvoit même écrire jusqu'à quatre LETTRES D'AMOUR, & intéresser encore les honnêtes gens, mais qu'il ne pouvoit aller jusqu'à six sans se déshonorer. Je n'ai pas besoin de dire ici mes raisons, on peut les sentir en lisant ces *Lettres*; après leur lecture on en jugera.

PREMIÈRE LETTRE

TULIS dans mon cœur, jeune Sara; tu m'as pénétré, je le sais, je le sens. Cent fois le jour ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. À ton air satisfait, à tes cruelles bontés, à tes méprisantes agaceries, je vois que tu jouis en secret de ma misère; tu t'applaudis avec un souris moqueur du désespoir où tu plonges un malheureux, pour qui l'amour n'est plus qu'un opprobre. Tu te trompes, Sara, je suis à plaindre, mais je ne suis point à railler : je ne suis point digne de mépris, mais de pitié, parce que je ne m'en impose ni sur ma figure ni sur mon âge, qu'en aimant je me sens indigne de plaire, & que la fatale illusion qui m'égare, m'empêche de te voir telle que tu es, sans m'empêcher de me voir tel que je suis. Tu peux m'abuser sur tout, hormis sur moi-même : tu peux me persuader tout au monde, excepté que tu puisses partager mes feux insensés. C'est le pire de mes supplices de me voir comme tu me vois; tes trompeuses caresses ne sont pour moi qu'une humiliation de plus, & j'aime avec la certitude affreuse de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien, oui, je t'adore; oui, je brûle pour toi de la plus cruelle des passions. Mais tente, si tu l'oses, de m'enchaîner à ton char comme un soupirant à cheveux gris, comme un amant barbon qui veut faire l'agréable, & dans son extravagant délire, s'imaginer avoir des droits sur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire, ô Sara, ne t'en flatte pas : tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuser avec le jargon de la galanterie, ou t'attendant avec des propos languoureux. Tu peux m'arracher des pleurs, mais ils sont moins d'amour que de rage. Ris, si tu veux, de ma foiblesse; tu ne riras pas, au moins, de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma passion, parce que l'humiliation est toujours cruelle, & que le dédain est dur à supporter : mais ma passion, toute folle qu'elle est, n'est point emportée; elle est à la fois vive & douce comme toi. Privé de tout espoir, je suis mort au bonheur & ne vis que de ta vie. Tes plaisirs sont mes seuls plaisirs; je ne puis avoir d'autres jouissances que les tiennes, ni former d'autres vœux que tes vœux. J'aimerois mon rival même si tu l'aimois; si tu ne l'aimois pas, je voudrois qu'il pût mériter ton amour; qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus dignement & te rendre plus heureuse. C'est le seul désir permis à quiconque ose aimer sans être aimable. Aime & sois aimée, ô Sara.

Vis contente, & je mourrai content.

SECONDE LETTRE

PUISQUE je vous ai écrit, je veux vous écrire encore. Ma première faute en attire une autre; mais je saurai m'arrêter, soyez-en sûre; & c'est la manière dont vous m'avez traité durant mon délire, qui décidera de mes sentiments à votre égard quand j'en serai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre : vous mentez, je le sais, vous l'avez lue. Oui, vous mentez sans me rien dire, par l'air égal avec lequel vous croyez m'en imposer : si vous étiez la même qu'auparavant, c'est parce que vous avez été toujours fausse, & la simplicité que vous affectez avec moi, me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds : vous voulez me rendre aussi ridicule que je peux l'être; vous voulez me donner en spectacle à vous-même, peut-être à d'autres, & vous ne vous croyez pas assez triomphante, si je ne suis déshonoré.

Je vous tout cela, fille artificieuse, dans cette feinte modestie par laquelle vous espérez m'en imposer, dans cette feinte égalité par laquelle vous semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute, en paroissant vous-même n'en rien savoir. Encore un fois, vous avez lu ma lettre; je le sais, je l'ai vu. Je vous ai vu, quand j'entrois dans votre chambre, vous précipitamment le livre où je l'avois mise; je posai ai vu rougir & marquer un moment de trouble. Trouble séducteur & cruel qui peut-être est encore un de vos pièges, & qui m'a fait plus de mal que tous vos regards.

Que devins-je à cet aspect qui m'agite encore? Cent fois en un instant, prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuse, que de combats, que d'efforts pour me retenir! Je sortis pourtant, je sortis palpitant de joie d'échapper à l'indigne bassesse que j'allois faire. Ce seul moment me venge de tes outrages. Sois moins fière, ô Sara, d'un penchant que je peux vaincre, puisqu'une fois en ma vie j'ai déjà triomphé de toi.

Infortuné! J'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi, ne fût-ce que pour me tyranniser! mais daigner tyranniser un amant grison, seroit lui faire trop d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence; ton dédain fait toute ta coquetterie, tu me désoles sans songer à moi. Je suis malheureux jusqu'à ne pouvoir t'occuper au moins de mes ridicules, & tu méprises ma folie jusqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, & tu l'as oubliée; tu ne m'as point parlé de mes maux, parce que tu n'y songes plus. Quoi! je suis donc nul pour toi? Mes fureurs, mes tourments, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention? Ah! où est cette douceur que tes yeux promettent? où est ce sentiment si tendre qui paroît les animer? Barbare! Insensible à mon état tu dois l'être à tout sentiment honnête. Ta figure promet une âme; elle ment, tu n'as que de la férocité. Ah Sara! j'aurais attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misère.

TROISIÈME LETTRE

ENFIN, RIEN ne manque plus à ma honte, & je suis aussi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes résolutions, ma constance? Je serois moins avili si j'avois moins résisté. Qui, moi! j'ai fait l'amour en jeune-homme? j'ai passé deux heures aux genoux d'un enfant? j'ai versé sur ses mains des torrents de larmes? j'ai souffert qu'elle me consolât, qu'elle me plaignît, qu'elle essayât mes yeux ternis par les ans? j'ai reçu d'elle des leçons de raison, de courage? j'ai bien profité de ma longue expérience & de mes tristes réflexions! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante! Ah, je n'ai donc vécu que pour me déshonorer! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des sentiments plus honnêtes : mais non je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inspires, dans le délire où tu me plonges, dans l'abaissement où tu m'as réduit. Quand je m'imagine à mon âge à genoux devant toi, tout mon cœur se soulève & s'irrite; mais il s'oublie & se perd dans les ravissements que j'y ai sentis. Ah! je ne me voyois pas alors; je ne voyois que toi, fille adorée : tes charmes, tes sentiments, tes discours remplissoient, formoient tout mon être : j'étois jeune de ta jeunesse, sage de ta raison, vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriser celui que tu honorois de ton estime? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeller ton ami? Hélas! cette tendresse de père que tu me demandois d'un ton si touchant, ce nom de fille que tu voulois recevoir de moi, me faisoient bientôt rentrer en moi-même : tes propos si tendres, tes caresses si pures m'enchantèrent & me déchiroient, des pleurs d'amour & de rage couloient de mes yeux. Je sentois que je n'étois heureux que par ma misère, & que si j'eusse été plus digne de plaire je n'aurois pas été si bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendrissement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour, je le sais, mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux? j'ai senti tomber sur ma joue une de tes larmes? Ô cette larme, quel embrasement dévorant elle a causé! & je ne serois pas le plus heureux des hommes? Ah, combien je le suis au-dessus de ma plus orgueilleuse attente!

Oui, que ces deux heures reviennent sans cesse, qu'elles remplissent de leur retour ou de leur souvenir le reste de ma vie. Eh qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai senti dans cette attitude? J'étois humilié, j'étois insensé, j'étois ridicule; mais j'étois heureux, & j'ai goûté dans ce court espace plus de plaisirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui, Sara, oui, charmante Sara, j'ai perdu tout repentir, toute honte; je ne me souviens plus de moi; je ne sens que le feu qui me dévore; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe ce que je peux paroître aux autres? j'ai pour toi le cœur d'un jeune-homme, & cela me suffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ses glaces, son sein n'est pas moins embrasé.

QUATRIÈME LETTRE

QUOI! C'ÉTOIT vous que je redoutois; c'étoit vous que je rougissois d'aimer? Ô Sara, fille adorable, âme plus belle que ta figure! Si je m'estime désormais quelque chose, c'est d'avoir un cœur fait pour sentir tout ton prix. Oui, sans doute, je rougis de l'amour que j'avois pour toi, mais c'est parce qu'il étoit trop rampant, trop languissant, trop foible, trop peu digne de son objet. Il y a six mois que mes yeux & mon cœur dévoient tes charmes, il y a six mois que tu m'occupes seule & que je ne vis que pour toi : mais ce n'est que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois & que des discours dignes du Ciel sortoient de ta bouche, je croyois voir changer tes traits, ton air, ton port, ta figure; je ne sais quel feu surnaturel luisoit dans tes yeux, des rayons de lumière sembloient t'entourer. Ah Sara! si réellement tu n'es pas une mortelle, si tu es l'Ange envoyé du Ciel pour ramener un cœur qui s'égare, dis-le moi; peut-être il est temps encore. Ne laisse plus profaner ton image par des desirs formés malgré moi. Hélas! si je m'abuse dans mes vœux, dans mes transports, dans mes téméraires hommages, guéris-moi d'une erreur qui t'offense, apprends-moi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez subjugué, Sara, de toutes les manières, & si vous me faites aimer ma folie, vous me la faites cruellement sentir. Quand je compare votre conduite à la mienne, je trouve un sage dans une jeune fille, & je ne sens en moi qu'un vieux enfant. Votre douceur, si pleine de dignité, de raison, de bienveillance, m'a dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus sévère; elle m'a fait plus rougir de moi que n'eussent fait vos reproches; & l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos discours m'a fait aisément connoître que je n'aurois pas dû vous exposer à me les tenir deux fois. Je vous entends, Sara, & j'espère vous prouver aussi que si je ne suis pas digne de vous plaire par mon amour, je le suis par les sentiments qui l'accompagnent. Mon égarement sera aussi court qu'il a été grand, vous me l'avez montré, cela suffit; j'en saurai sortir, soyez-en sûre : quelque aliéné que je puisse être, si j'en avois vu toute l'étendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des censures vous ne m'avez donné que des avis, & vous avez bien voulu ne me voir que foible lorsque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit, je sais me le dire; je sais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné & si j'ai pu faire une bassesse sans la connoître, je vous doute qu'elle ne m'ait servi de leçon. Sans doute c'est moins mon âge que le vôtre qui ne m'a point rendu coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me montreroient que ma honte & me cacheroient vos dangers. Hélas! quels dangers? Je n'étois pas assez vain pour en supposer : je n'imaginois pas pouvoir tendre un piège à votre innocence, & si vous eussiez été moins vertueuse, j'étois un suborneur sans en rien savoir.

Ô Sara! ta vertu est à des épreuves plus dangereuses, & tes charmes ont mieux à choisir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes, sa voix me parle & je le suivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs! Que ne les puis-je oublier moi-même! Mais non, je le sens, j'en ai pour la vie, & le trait s'enfonça par mes efforts pour l'arracher. C'est mon sort de brûler jusqu'à mon dernier soupir d'un feu que rien ne peut éteindre, & auquel chaque jour ôte un degré d'espérance & en ajoute un de déraison. Voilà ce qui ne dépend pas de moi; mais vous, Sara, ce qui en dépend. Je vous donne ma foi d'homme qui ne la faussa jamais, que je ne vous reparerai de mes jours de cette passion ridicule & malheureuse que j'ai pu peut-être empêcher de naître, mais que je ne puis plus étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai pas, j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impose à mes yeux le même silence qu'à ma bouche : mais de grâce imposez aux vôtres de ne plus venir m'exciter pas tes mépris. Tu [vis mon cœur] la connus, tu [me] la plains, tu me consolais : j'étois content. Je [l'avois toujours] le serai si cet état si doux pouvoit durer [toute ma vie] toujours [en marge] : mon bonheur seroit le même si tu pouvois n'aimer rien et te laisser adorer en silence. Je passerois mes jours dans cette occupation délicieuse, sans rien désirer sans rien apercevoir au delà. Mais je jouis de ma position sans pouvoir t'en donner aucune. [Corps du texte:] Mais, [chère Sara], mon cœur est plein, le tien est vuide il ne peut l'être longtemps et ce n'est pas moi qui peux le remplir. [Au crayon:] Tu aimeras Sara si déjà tu n'aimes, voilà le tourment affreux qui m'est réservé, et que la certitude de l'éprouver un jour me fait déjà sentir d'avance. J'ai trop su me rendre justice pour ne pas me soumettre à mon sort, mais je [ne puis] sens avec effroi que le tien dépend d'un autre. Non, mon désespoir n'est pas de te perdre point aimé, mais qu'un autre doive l'être. C'est pour toi fille angélique que je m'afflige.

Qu'il ait mon cœur et je lui pardonne; mais qui saura t'aimer comme moi.

FRAGMENT D'UNE CINQUIÈME LETTRE

NON IL N'Y A point de paix sur la terre, puisque mon cœur n'en jouit pas. Ce n'est pas ta faute, [adorable] chère Sara, c'est la mienne; ou plutôt c'est celle du sort qui [si loin de toi (me)] fit naître si loin de toi avec un cœur qui ne pouvoit appartenir qu'à toi seule / mit dans un h(omme) à qui tu ne peux être [un cœur] une âme faite pour la tienne un cœur qui ne peut être qu'à toi [fit fit naître] mit loin de moi le seul bien [qu'il m'a rendu] qui pouvoit me rendre heureux. Hélas! ce bien n'étoit la possession ni de ton cœur ni de ta personne. [Je te le jure, et tu dois m'en croire.] Mon imagination te laisse toujours trop loin de mon espérance pour t'exposer jamais à mes desirs. Ma passion, ma passion fatale ne m'[égara] aveugla jamais à ce point, elle m'égaroit sans me séduire, et [quand] je me laissais entraîner par sa seule force sans voir aucun but qui put m'attirer. [C'étoit] Le comble de mes vœux étoit que tu visses ma folie et qu'elle n'excitât pas tes mépris. Tu [vis mon cœur] la connus, tu [me] la plains, tu me consolais : j'étois content. Je [l'avois toujours] le serai si cet état si doux pouvoit durer [toute ma vie] toujours [en marge] : mon bonheur seroit le même si tu pouvois n'aimer rien et te laisser adorer en silence. Je passerois mes jours dans cette occupation délicieuse, sans rien désirer sans rien apercevoir au delà. Mais je jouis de ma position sans pouvoir t'en donner aucune. [Corps du texte:] Mais, [chère Sara], mon cœur est plein, le tien est vuide il ne peut l'être longtemps et ce n'est pas moi qui peux le remplir. [Au crayon:] Tu aimeras Sara si déjà tu n'aimes, voilà le tourment affreux qui m'est réservé, et que la certitude de l'éprouver un jour me fait déjà sentir d'avance. J'ai trop su me rendre justice pour ne pas me soumettre à mon sort, mais je [ne puis] sens avec effroi que le tien dépend d'un autre. Non, mon désespoir n'est pas de te perdre point aimé, mais qu'un autre doive l'être. C'est pour toi fille angélique que je m'afflige.

Qu'il ait mon cœur et je lui pardonne; mais qui saura t'aimer comme moi.

Lettres à Sara,
de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778),
rédigées à une date indéterminée – mais avant 1765,
sont parues dans l'édition de ses *Œuvres posthumes*,
à Genève, en 1781.

ISBN : 978-2-89854-192-6
© Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2023

– 2193^e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org